

*Journal d'un journaliste**

PAR JEAN DANIEL

Alger, le 25 janvier 1957

LA famille de Yacine m'accueille comme si de rien n'était, Yacine est arrêté. Il a été, dit-on, torturé. Son frère en tous cas l'affirme. Mais comment le sait-il, puisque on n'a aucune nouvelle de Yacine ? Il y a tout un réseau d'informateurs, dit-il. On finit toujours par tout savoir par des gardiens, des coursiers, souvent même des soldats. La mère est très calme. Elle ne savait pas que Yacine militait dans les rangs du F.L.N. Elle parle de son fils comme s'il était mort. Elle est femme de ménage chez des Français et elle dit : « Il faut que vous arrêtiez cela, il faut arrêter cela pour tout le monde, pour nous et pour vous parce que les Français aussi n'en peuvent plus, les bons payent comme les mauvais. Mes patrons sont instituteurs et leur oncle qui était pour nous a été blessé grièvement près de Medea par des Arabes. Ce n'est pas juste ». A ce moment, une autre femme entre dans la pièce, déchaînée. Elle parle de viols en termes horriblement détaillés et sa douleur devient hystérique. Elle finit en criant : « Tant pis pour les innocents et d'ailleurs, ils sont tous complices, ils ne valent pas plus cher les uns que les autres. » Ni le frère ni la mère de Yacine n'ont dit un mot pendant cette scène. La mère continue de ranger des couvertures colorées dans un petit meuble bas. Le frère me demande s'il peut me raccompagner.

Nous marchons lentement sur le boulevard Galliéni. La journée, comme très souvent en janvier, est somptueuse. Du boulevard on domine toute la baie. Je ne connaissais pas le frère de Yacine. Je savais qu'il était étudiant en sciences et que Yacine voulait absolument qu'il devînt ingénieur « parce

* Extrait d'un livre à paraître sous le même titre.

JOURNAL D'UN JOURNALISTE

que les Musulmans sont tentés de ne faire que du droit et qu'on va manquer de techniciens ». Je lui demande s'il fait grève, comme tous les autres, et il me répond « naturellement ». Mais il travaille chez lui avec des professeurs français libéraux. Il ajoute : « Mais même cela, désormais je ne pourrai plus le faire. Cela n'a plus de sens. » Je lui demande s'il a conservé de nombreux rapports avec des non-Musulmans. Il me regarde étonné et me dit : « Bien sûr ! Depuis que Yacine a été arrêté, nous recevons tous les jours des visites de Français. Un ménage de professeurs catholiques a pris ma petite sœur chez eux. L'ancien patron de Yacine, d'ailleurs, un colonialiste, est venu me proposer son aide. Il ne comprend rien à rien, et c'est un brave type. Vous connaissez le genre... »

Nous parlons de la Tunisie et du Maroc d'où je reviens. Je lui dis que je ne peux m'empêcher d'apprécier la situation algérienne en fonction des problèmes que se posent les élites tunisiennes et marocaines, en fonction des difficultés, des dangers parfois presque aussi graves que ceux du colonialisme. Il répond « maintenant l'action, après on verra ». Puis, après un moment de réflexion, et comme se voulant plus amical, il ajoute : « toutes les questions que vous vous posez, vous savez bien que nous nous les posons. S'il devait y avoir ici, dans une Algérie indépendante, une victoire « marabou-tique », nous sommes des milliers à être décidés de faire une seconde révolution. Quant à la politique du F.L.N., il faut qu'elle se forme. Elle est en train de se former. Il y a autre chose : je vous lis, je sais que vous n'arrivez pas à accepter le terrorisme contre les innocents, eh bien, moi je ne l'accepte pas non plus. Et vous savez, ça n'est pas par sentiment, parce que les massacres de l'armée donnent au F.L.N. toutes les justifications. C'est parce qu'on ne fait pas une révolution comme cela au hasard. C'est une preuve de faiblesse. Et puis à Alger, le peuple le supporte mal, tout le monde est à la merci d'une bombe ». Tandis qu'il parle, une jeep de parachutistes passe à toute allure. Il reprend alors : « Ils se sont *drôlement* débrouillés ceux-là ». Il y a presque une nuance d'admiration dans la haine. Ce sont les parachutistes qui ont arrêté Yacine.

26 janvier

Le terrorisme contre les innocents : si vous ne pouvez pas le supporter, m'avait écrit P. un intellectuel français, faites-vous critique de cinéma. Lui, qui ne peut supporter la répression des innocents, ne s'est pas encore fait critique de cinéma.

JEAN DANIEL

27 janvier

J'ai essayé depuis hier d'avoir des nouvelles de Yacine : impossible. Le Colonel M... assure qu'il n'est pas à la fameuse villa des tortures. Il m'apprend que je suis le cinquième depuis trois jours, à m'inquiéter du sort de Yacine. Sur les quatre autres, trois font partie des familles françaises les plus réactionnaires d'Alger. Le Colonel M... commente : « Certains Français d'Algérie, ceux-là même qui vous réclament qu'on massacre « pour l'exemple » les Arabes d'une ville voisine, deviennent furieux dès qu'on touche à « leurs » Arabes, ceux qu'ils connaissent, qu'ils aiment à leur manière, même, vous entendez bien, même si ces Arabes sont compromis... Tout cela est bien complexe. » Je lui dis que tout cela n'est pas nouveau pour moi et que d'ailleurs, il est bien vrai que les sudistes américains étaient beaucoup plus attachés aux noirs que les nordistes anti-esclavagistes. Il me regarde avec un air à la fois embarrassé et douloureux. « Ce n'est pas exactement cela, car ici, voyez-vous, on pouvait arriver à imposer aux Français d'Algérie une nouvelle politique. Il n'aurait pas fallu de 6 février, ni d'une équipe comme celle de Lacoste. Maintenant, c'est trop tard. » Il me fait un récit désespéré d'erreurs, de crimes, d'atrocités de chaque côté. Mais, s'irritant soudain, il dit avec force : « Cependant pas de pharisaïsme, nous faisons une mauvaise politique, pas une sale guerre. La guerre, elle est ce qu'elle est. On la fait comme nos ennemis. Si on décide de faire la guerre, on fait la guerre. A ceux qui prennent cette décision, d'envisager autre chose. »

30 janvier

Après une tournée dans le bled, c'est devenu clair et déterminant à mes yeux : le conflit algérien tourne à la simple folie. La violence devient une fin en soi. On s'installe dans le terrorisme aveugle d'un côté, la repression collective de l'autre. Personne ne pense plus au-delà. Chacun même s'interdit, prend comme principe de ne pas penser au-delà. Bref, on s'organise à l'intérieur d'un enfer permanent. Il faut tout dire, tout dire aux uns et aux autres, puisque je fais partie des uns et des autres. La criminelle inconscience de l'équipe Lacoste qui ne s'aperçoit pas qu'elle conduit les Français d'Algérie et l'armée au fascisme. Mais aussi les responsabilités des dirigeants du F.L.N. qui n'ont aucun droit aux ménagements que la révolte justifiée du peuple algérien doit inspirer. Cette guerre civile est dans l'impasse. La solution

JOURNAL D'UN JOURNALISTE

ne peut pas venir de l'abdication de l'un des deux adversaires. Il faut le crier, même si on est seul, même si on doit se mettre tout le monde à dos. Le problème finalement est simple : deux communautés qui se savent solidaires et interdépendantes dans les faits se font la guerre. Sur les objectifs réels, concrets, et positifs de la révolution algérienne, les Français, presque tous les Français, peuvent être d'accord : autonomie complète du pays, restitution au peuple algérien d'une dignité bafouée pendant un siècle, politique algérienne qui se pense en fonction des intérêts mêmes du pays. Qui plus est : ces objectifs ne peuvent être atteints que grâce à la France. L'Algérie a plus besoin de la France que la France de l'Algérie. Il est *révolutionnaire* pour un Algérien aujourd'hui d'adapter les formes de sa lutte, même violente, et de sa politique en fonction d'un avenir franco-algérien. Tout ce qui compromet cet avenir, compromet l'Algérie même. A côté de ces réalités, la littérature anti-colonialiste relève d'un masochisme primaire. Le colonel M. pensait qu'il était trop tard pour imposer ces objectifs aux Français et en faire la ligne éventuelle de résistance contre les ultras musulmans. Je m'interdis de le penser : ce serait alors définitivement l'impasse.

Paris, le 4 février

J'essaie d'exprimer tout cela dans un article intitulé « Au fond de l'impasse ».

10 février

Depuis la publication de l'article, lettres, coups de téléphone, visites se succèdent. Les Musulmans disent en général et simplement que je n'aurais pas dû m'exprimer « comme cela ». Les Français libéraux d'Algérie — ceux qui mènent sur place le combat le plus admirable, le plus difficile — sont d'accord mais inquiets : ils avaient eu tellement de mal à obtenir la confiance des Musulmans, comment ceux-ci réagiraient-ils ? Mais c'est dans mon camp, celui que j'ai choisi depuis toujours et définitivement, le camp de l'anti-colonialisme, que le désaccord se fait agressif. Il s'agit de mon propre milieu, souvent d'amis. En gros, j'ai les mêmes préoccupations qu'eux. Je suis invité à une réunion pour m'« expliquer ».

Je répète alors que le conflit algérien est une guerre civile, qu'on ne le dira jamais assez et qu'on ne comprend rien au problème si on le sait pas ; que j'ai envie que cette guerre cesse le plus tôt possible, immédiatement s'il se peut. Avant

JEAN DANIEL

de consentir à sa persistance, j'ai besoin d'analyser les chances de réussite et d'échec, j'ai besoin de croire que de cette persistance va naître un mieux et si possible pas trop tard, qu'en somme lorsque les moyens prennent une telle dimension dans l'horreur, je deviens plus exigeant sur les fins. Je dis que le problème ne consiste plus *seulement* à faire le procès du colonialisme, qu'il consiste *aussi* à étudier les moyens et les fins de la révolution. Une révolution est un objectif. Ce n'est pas une ivresse. Je peux comprendre, expliquer, justifier même l'ivresse mais je n'ai pas le droit de l'encourager et j'ai même le devoir de la dénoncer quand elle enfonce dans l'impasse.

Je m'attendais à tout, sauf aux réponses qui m'ont été faites. Il y avait contre moi bien des choses à dire et que je me suis souvent dites : c'est l'attitude de la France qui détermine celle du F.L.N., on ne peut pas avoir confiance en Guy Mollet, etc... A cela d'ailleurs, je réponds que c'est bien vrai mais que Guy Mollet est là et que la majeure partie de l'opinion française l'approuve hélas ! Mais enfin tout cela ne m'a pas été dit. Les réactions ont été nobles, gratuites, abstraites et morales. Passionnelles aussi bien sûr, et admirablement, mais ici la passion sert les seuls principes. On ne pouvait plus s'entendre : pour eux, la Révolution algérienne devenait une abstraction sacrée, et l'indépendance de l'Algérie une terre promise pour on ne sait quand — même si la moitié des Algériens devait se sacrifier. Et je ne pouvais que répondre avec les arguments (qui sonnent toujours très « sentimentaux » dans ces milieux-là) de celui pour qui l'Algérie est avant tout une terre, des hommes, une communauté à construire.

12 février

Depuis la réunion d'avant-hier, j'enrage. Le meilleur de notre génération, c'est autour de ces milieux qu'il évolue. S'il fallait être, à l'intérieur même de ces milieux, dans le malaise, quelle solitude !

Au fond le drame, avec l'Algérie, c'est qu'elle ne puisse pas être notre guerre d'Espagne. Et comme on a souhaité qu'elle le fût ! Dès mon arrivée à Paris, en 1945, j'ai trouvé ici l'Espagne vivante. Toute une génération continue aujourd'hui encore d'essayer de retrouver dans le conflit algérien tout ce qui avait fait la ferveur unitaire et la tension rassurante de la guerre d'Espagne pour les Malraux, Koestler, Hemingway, etc... De ce qu'elle avait été aussi pour les autres, les Sartre et Camus qui n'en auront jamais fini avec leur nos-

JOURNAL D'UN JOURNALISTE

talgie de la pureté espagnole. C'est la recherche de l'innocence. Un moment donné, ils ont cru retrouver à peu près tout avec l'affaire du Guatemala, et les articles de Jacques Soustelle en 1953 étaient assez dans le style Espagne 36. C'est tout de même singulier : ni la guerre, ni la Résistance ne nous ont délivrés de la nostalgie espagnole. Et bien des jeunes Français qui ont rêvé de rejoindre les rangs du F.L.N., tous ceux aussi qui après avoir chahuté dans les gares, ont tenté de trouver sur place des justifications à leur combat entendaient incarner des héros de *L'Espoir*. Force du mythe littéraire ? Pas seulement. D'ailleurs, pas de mythe, si génial qu'en soit l'auteur, sans les dimensions de l'événement. En fait, c'était à la fois l'aventure révolutionnaire et l'ouverture sur le monde. Le goût du risque et la conscience du tragique : les Auberges de la Jeunesse débouchaient tout naturellement sur Barcelone. C'était simple. Il y a eu pourtant en Espagne et des massacres, et des atrocités et des tortures (dans chaque camp, Simone Weill l'a montré). Mais il y avait aussi un ennemi si bien cerné, si indiscutable, si fait sur mesure. Un ennemi à en rêver aujourd'hui. Pas d'écartèlements alors, ni de complexes, ni de scrupules. Le genre d'ennemi qui justifie toutes les thèses sur le schématisme de l'action, la fin et les moyens : on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs, après 89 il y a eu la terreur, etc... etc...

Seulement il faut se résigner : les Franco sont partout, les Républicains aussi, et la belle simplicité de l'itinéraire espagnol peut être reléguée à l'époque de l'adolescence des idées. En Algérie pour beaucoup et même pour beaucoup de combattants, et de chaque côté, c'est le malaise. Et pas seulement à cause des internements arbitraires, des atrocités fellaghas, des massacres d'innocents, ou des suicides provoqués. Pas seulement à cause des parachutistes qui-ont-fait-payer-trop-cher-le-rétablissement-de-la-paix-à-Alger, ou à cause des chefs fellaghas qui s'acharnent sur les cadavres. On en a vu d'autres. Ils en ont tous vu d'autres. Les souvenirs sont là : il n'y a qu'à se servir, en tirer un au hasard et à n'importe quelle période et pendant n'importe quel conflit. Comme disent les Français d'Algérie, les Américains ne faisaient pas de quartiers quand ils bombardaient. Et il fallait voir, disent les fellaghas, ce que les officiers français nous laissaient faire sur les cadavres des Allemands. Alors ? Il faut bien protester pour l'Honneur, la Conscience, les Valeurs mais sans trop oublier tout de même qu'il convient de mettre un peu de relativité dans tous ces absolus, sans oublier que l'homme est un homme, la bête une bête, et que l'homme a une facilité déroutante, des dons désar-

JEAN DANIEL

mants pour devenir une bête quand il entre, *quand on le fait entrer* dans la guerre. Surtout dans la guerre civile. Surtout dans la guerre civile par le terrorisme. Oui, il faut protester et comme on dit « maintenir ». Mais peut-être pas de cette façon. Car cela va finir par gêner ceux qui ont trop de souvenirs. Cela va finir par dévaloriser toutes les causes et, tous les hommes qui, de chaque côté, soutiennent ces causes.

Pourquoi alors, dira-t-on, le terrorisme contre les innocents vous est-il insupportable ? Eh bien d'abord évidemment à cause du côté indistinct et gratuit. Mais surtout, incomparablement, dans le rapport que ce terrorisme entretient avec les objectifs qu'il se propose. Car le malaise en Algérie, l'insupportable et tragique malaise ne vient pas des moyens, mais des fins. On s'en aperçoit au bout du compte. Ce n'est pas la guerre d'Espagne. L'ennemi n'est pas net, il n'est pas totalement l'ennemi. Le colonialisme ? Oui, bien sûr. Mais il se transforme, il évolue, il propose d'autres choses et c'est avec ses propres transformations que les victimes du colonialisme pourront atteindre leurs objectifs révolutionnaires. Il faut s'adapter : ne pas être dupes mais s'adapter. Que veulent les chefs algériens ? L'indépendance ? Mais on n'est pas indépendant, on le devient. En tous cas, si on met dans la notion d'indépendance le contenu que les vrais révolutionnaires y mettent. Mais attention : c'est en disant cela qu'on mérite paraître-il, l'étiquette « néocolonialiste »...

Car après avoir cherché l'Espagne dans la guerre d'Algérie, certains intellectuels ont voulu y trouver des compensations à l'échec de leur ancienne foi marxiste. Ils avaient été jusqu'au bout de la croyance et du dogme. La classe ouvrière immuable et sacrosainte, la prolétarianisation des classes moyennes, Marx seul Dieu, Staline son prophète et l'Union Soviétique notre sainte mère l'Eglise. Après la mort de Staline, ce fut le vertige. Des années entières de lutte, de discussion et de combat rendues vaines. Une intoxication surtout par un jargon démoniaque et figé. Il a bien fallu réemployer ce jargon. L'Algérie n'était pas l'Espagne ? Peut-être, mais elle devenait le lieu de transfert de tous les espoirs révolutionnaires déçus (Remarquez combien la Pologne de Gomulka a opéré une diversion chez les intellectuels et les a détournés de l'affaire d'Algérie). Alors ce fut un débordement de transferts : on a analysé toutes les affaires coloniales et en particulier la guerre civile algérienne avec le jargon stalinien. L'insurrection algérienne ? Une révolte contre l'exploitation des capitalistes. L'idéal des insurgés ? Une Algérie socialiste, égalitaire et tout. Les propositions de trêve, d'étapes, de com-

JOURNAL D'UN JOURNALISTE

promis ? L'invitation à prendre une mesure exacte des conditions de réalisation des objectifs révolutionnaires ? du néo-colonialisme. Exactement comme mérite le nom de néo-capitalisme, le réformisme qui, atténuant le malheur de la condition ouvrière, risque de diminuer la combattivité et de faire disparaître le goût de la lutte des classes, (limite caricaturale de ce transfert, le propos d'une jeune fille qui raccompagnait avec gentillesse un nord-africain pendant la grève des transports à Paris : « Je regrette d'avoir été si complaisante ; il va croire que tous les Français sont aimables et cela va diminuer son ardeur révolutionnaire... ») Alors on fait du maximalisme. Pendant toute une époque Bourguiba était un homme dangereux : on était pour Ben Youssef. Le Sultan n'apparaissait pas comme indiscutable, on était pour Allal El Fassi. Les révolutionnaires ne pouvaient être que des extrémistes. Bref, tout ce qui a raté dans la lutte marxiste, il faut que cela réussisse en Algérie aujourd'hui.

Mais tout cela ne résiste pas longtemps. Il vient un moment où les plus nostalgiques de l'Espagne, les plus entêtés des néo-marxistes déçus s'aperçoivent qu'il s'agit en Algérie d'autre chose. Alors il y a une troisième position qui relève, elle, d'une essence religieuse. Elle est noble, charitable et humaine lorsqu'elle s'exprime par la voix de celui qui m'écrivait : « On n'a pas le droit de juger les victimes ». En ce cas, c'est l'acceptation par les descendants des bourreaux de la revanche éventuelle des victimes. C'est l'attitude de la mortification : on ne s'occupe pas du salut des colonisés, on est obsédé par la faute des colonisateurs... La conquête coloniale c'est le péché originel dont ne peut laver aucune grâce. On « paie » en ressassant les horreurs de cette conquête. On ne se tourne pas vers l'avenir de l'Algérie, mais vers le passé de la France et l'on se lie les mains pour toute action positive. L'idée que ce n'est pas cela que demandent les Musulmans, que l'élite algérienne demande au contraire que les Français libéraux les aident à faire l'économie d'un certain nombre d'étapes rétrogrades, cette idée n'effleure pas.

Politiquement, c'est l'évidence, une telle attitude est proprement imbécile. Des hommes comme Charles André Julien, Henri Marrou et Albert Béguin l'ont justement dénoncée. Il faudrait relire souvent les pages de Charles-André Julien consacrées à la conquête arabe de l'Algérie, pour savoir que la conquête n'est pas le problème.

JEAN DANIEL

20 février

Je reçois des nouvelles de Yacine. Il est enfin en prison. De ce fait, sa famille est rassurée. Son frère va pouvoir le voir. Il me fait parvenir une longue lettre dans laquelle il parle d'une « merveilleuse jeunesse, dure et pure qui se forme dans les maquis ». Il me répète — en réponse à mon article « Au fond de l'impasse » — que cette jeunesse serait prête à faire « un nouvel Aurès » si mes appréhensions étaient justifiées. En incidence, il m'apprend la mort de trois amis d'enfance, amis communs à Yacine et à moi : deux Français et un Musulman. Il m'apprend aussi les horribles représailles sur un village kabyle où habitent ses cousines.

A Paris, M. Lacoste, de passage, continue à parler du « dernier quart d'heure ». Les étudiants d'Alger manifestent leur délirant racisme avec une folle insolence. Je suis tenté, soudain, de trouver bien « intellectuelles » mes réticences devant mes amis parisiens. Ce serait abdiquer devant l'avenir algérien; ne pas me souvenir de toutes les confidences de mes amis tunisiens et marocains; abandonner les exigences qu'il me semble avoir fait naître chez des jeunes gens comme Yacine — bref, me laisser aller moi aussi à l'impasse.

Or, il faut s'imposer une discipline rigoureuse : revenir aux réalités les plus simples et les réaffirmer clairement. Le peuple algérien a été conduit à une rébellion explicable et justifiée. Lorsqu'on relit l'histoire algérienne de ces dernières années, on se demande comment cette rébellion n'est pas survenue bien avant. Mais dans le contexte que les aspects positifs d'une présence française, vieille de plus d'un siècle a créé — présence sur laquelle il est absurde de vouloir revenir — cette rébellion s'est faite, *aussi*, au nom de valeurs révolutionnaires, disons européennes. Ces valeurs dépassaient le nationalisme arabe comme les révolutions bourgeoises marocaines et tunisiennes. Ce sont ces valeurs qu'il faut aider les Algériens à préserver.

Par la conquête, la France a sans doute détruit une certaine personnalité algérienne. Par l'humiliation, elle a donné naissance à une certaine personnalité arabe, crispée et cantonnée dans les réflexes, même négatifs, qui l'opposent à la France. Il y a eu peut-être un Etat, sans doute un peuple, jamais une nation. C'est aujourd'hui seulement que naît, dans l'insurrection, la nation algérienne, et ce qui pourrait la caractériser c'est précisément la bâtardise. C'est le brassage avec les non-musulmans, du fait de l'ancienneté d'une nombreuse présence européenne. L'Etat algérien le plus authentique

JOURNAL D'UN JOURNALISTE

comme le plus progressif ne pourrait être que cet Etat créole, sud-américain en quelque sorte, fruit de la fusion des communautés différentes et qui pour la première fois dans l'histoire, créerait une algérianité — contenant et dépassant à la fois les mondes arabe et européen. On ne peut pas revenir à 1830. La patrie algérienne sera faite aussi, et peut-être surtout, de ce qui est survenu depuis 1830.

Cette fusion est-elle encore ou non réalisable ? Je ne sais plus. Tout ce que je sais, et que je vis avec force, c'est qu'à partir du moment où on s'écarte d'elle, on parle au nom de l'efficacité politique ou des droits de la passion nationaliste mais plus de la justice ni de la révolution.

Le colonialisme français a commis tous les crimes et nous ne cesserons jamais de les dénoncer. Mais le colonialisme est aussi un fait historique et sociologique qui engendre des réalités nouvelles. Nier ces réalités au nom de l'anti-colonialisme est non seulement une erreur primaire, mais peut devenir une tragique injustice. L'Algérie a mérité son autonomie ou, si l'on veut, son indépendance. Elle n'a pas conquis pour autant des droits à la revanche ou à la régression. Si les révolutionnaires algériens prenaient conscience de la *spécificité* de leur situation, de l'*originalité* algérienne, s'ils consentaient à reconnaître eux, enfin, à leur tour, le vrai fait national algérien, ils se rallieraient une partie surprenante des Français d'Algérie et surtout ils dissiperaient le malaise qui pèse en France sur une opinion de gauche dont ils ont tant besoin.

Jean DANIEL.